

L'historien et son métier

Autor(en): **Meylan, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1971)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'HISTORIEN ET SON MÉTIER

Labor ipse voluptas (RANKE)

Ce titre n'est pas de moi, il a été donné par Lucien Febvre au livre, hélas ! inachevé, de son ami, Marc Bloch : *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*. Mais on le trouve déjà chez Taine, dans la préface à l'un des premiers volumes de ses *Origines de la France contemporaine* :

« Le lecteur, placé en face des textes, pourra les interpréter lui-même et se faire une opinion personnelle ; il aura les mêmes pièces que moi pour conclure, et conclura, si bon lui semble, autrement que moi. Pour les allusions, s'il en trouve, c'est qu'il les aura mises, et, s'il fait des applications, c'est lui qui en répondra... Ceci est de l'histoire, rien de plus, et s'il faut tout dire, j'estimais trop mon métier d'historien pour en faire un autre, à côté, en me cachant. »¹

Ce beau texte, trop peu connu, pose quelques-uns des problèmes majeurs de la recherche historique, nous le verrons bientôt.

Métier difficile et de longue haleine. Fustel de Coulanges l'a dit, il y a plus de cent ans :

« L'histoire n'est pas une science facile ; l'objet qu'elle étudie est infiniment complexe. Une société humaine est un corps dont on ne peut saisir l'harmonie et l'unité qu'à la condition d'avoir examiné successivement, et de très près, chacun des organes qui le composent et qui en font la vie. Une longue et scrupuleuse observation du détail est donc la seule voie qui puisse conduire à quelque vue d'ensemble. Pour un jour de synthèse, il faut des années d'analyse. »²

Ce que Fustel exprimait ainsi, on le ressent toujours plus à mesure qu'on prend de l'âge. Les problèmes sont sans nombre, les obstacles épineux, à tous les niveaux de la recherche.

N. B. Texte de la dernière leçon présentée par M. le professeur Henry Meylan, lors de la cérémonie organisée en son honneur, le 3 novembre 1970, par la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne.

¹ H. TAINÉ : *Les origines de la France contemporaine*, t. 3, 1877.

² FUSTEL DE COULANGES : *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, cité par CAMILLE JULLIAN : *Extraits des Historiens français du XIX^e siècle*, Hachette, 1913, p. 625.

Le mot même d'histoire est ambigu, en allemand comme en français. « Histoire » peut désigner aussi bien le travail de l'historien que son objet, aussi bien l'enquête (ἱστορία) que le passé lui-même. Dans le mot allemand : « Geschichte », il y a le participe « geschehen », « ce qui est arrivé ». Et le latin : « quod evenit » a donné naissance à ce terme : événement, dont les théologiens ont fait un mot clef, alors que les maîtres de l'École des *Annales* parlaient avec dédain de l'histoire « événementielle », en lui opposant l'histoire « totale ».

On peut définir l'histoire une enquête, menée aussi sérieusement que possible, sur le passé de l'homme et des sociétés humaines. Mais il faut bien marquer d'emblée que celui qui mène l'enquête est un homme du présent, il se réfère sans cesse au présent qu'il vit, pour marquer les ressemblances et les oppositions. Ce qui fait que chaque génération reprend à son compte l'étude du passé, à la lumière de ses propres expériences, de ses réussites et de ses échecs. Le vieux dicton grec : μάθε παθών reste cruellement vrai.

L'historien travaille sur des documents, il se penche sur des vestiges, c'est-à-dire, au sens propre du mot, sur des traces laissées dans le sable par les hommes du passé. Il ne les connaît, ces hommes et leurs institutions, qu'à travers les documents qu'il en a ; les traces sont fragiles, souvent altérées ; il faut se contenter de ce qui en a subsisté.

Le poète peut évoquer, animer, faire parler les personnages qu'il crée, leur prêter sa voix, l'historien n'en a pas le droit. Il ne peut que tendre l'oreille, essayer de lire, de comprendre, puis retracer ce qu'il a vu. Quand il n'a pas de documents, il se tait.

Mais ces documents, où sont-ils ? Comment les trouver ? Il faut répondre : partout, dans les archives et les bibliothèques, mais aussi dans les greniers et les coffres des particuliers. Parchemins, dont on faisait jadis des reliures de registres, quand on ne les dépeçait pas pour couvrir des pots de confiture, comme Herminjard le constatait avec chagrin, vieux papiers, lettres, comptes de ménage, tout peut servir, même si tout n'est pas d'égale valeur. Il s'en faut, et de beaucoup, que toutes les époques soient également bien fournies.

Ecoutez cet archéologue belge, Goossens, dans son livre sur *Hiérapolis de Syrie* (1943) :

« Aucun historien de l'Europe médiévale ou moderne ne se hasarderait à composer une monographie locale avec une documentation aussi maigre, je dirais presque aussi ridicule. Pourtant, comparée avec celles que nous offrent d'autres villes syriennes, également connues, Baalbek, par exemple, la documentation sur Hiérapolis est extrêmement riche. » ¹

¹ G. GOOSSENS : *Hiérapolis de Syrie*, Bruxelles, 1943, p. IX.

L'historien des temps modernes, par contre, risque d'être submergé sous l'abondance des « sources », la multiplicité des séries de papiers à dépouiller. Tout pesé, ceux qui travaillent sur les derniers siècles du Moyen Age, sur les XVI^e et XVII^e siècles, sont des privilégiés. Ils peuvent faire le tour des documents, les inventorier, les analyser, avant de les mettre en œuvre. Ils sont souvent les premiers à les utiliser, car ces textes ont été préservés des curieux par leur écriture, cette petite cursive gothique, pas facile à déchiffrer, mais qui paie largement la peine qu'on prend à la lire. Même si les documents dont on se sert ne sont pas inédits, même s'ils ont été publiés avant nous par des érudits sans lesquels nous n'irions pas loin, cela n'enlève rien à leur intérêt. Comme on le disait d'un jeune historien américain travaillant sur les finances de Genève au XVI^e siècle, « il a su lire avec des yeux neufs des documents qui ne l'étaient pas ».

Mais cela nous place devant une difficulté qui est de taille : il faut savoir les lire, ces documents. Cela signifie que l'historien doit apprendre à lire, dans tous les sens de ce mot, à déchiffrer et à transcrire, parfois à traduire le document, pour l'interpréter correctement. Mais tout d'abord, j'y insiste, il doit apprendre à lire, à bien lire. C'est le *b a ba*, et ce n'est pas chose facile ; il est même beaucoup plus difficile qu'on n'imagine de lire sans faute et de copier juste. Cela s'appelle la paléographie, aussi nécessaire au philologue de l'antiquité qu'au médiéviste et au seiziémiste. ¹

Ici j'entends retentir un avertissement impérieux : « Nemo legit nisi qui intelligit » (nul ne peut lire, s'il ne comprend). Et c'est le grand Mommsen, l'épigraphiste, l'initiateur du *Corpus inscriptionum latinarum*, qui parle ainsi. Alors c'est le cercle vicieux. Eh bien ! non. Il y a un cercle sans doute, mais c'est celui de tout savant, de tout chercheur ; il faut savoir déjà quelque chose pour pouvoir apprendre davantage, il faut avoir beaucoup lu des autres, pour avancer par ses propres moyens.

Il vaut la peine de s'arrêter pour examiner ce qui se passe dans l'esprit de celui qui déchiffre, car on y voit mis à nu le mécanisme de son travail, on y saisit sur le vif les deux facultés maîtresses de l'esprit, l'imagination et le sens critique. L'imagination, car en présence des lettres ou des jambages qu'il a pu identifier, ou des groupes de mots qu'il a devinés, il faut formuler une hypothèse : cela pourrait être, ou bien, c'est sûrement tel mot, telle forme verbale. Et de voir la phrase s'éclairer ; elle offre un sens, une signification valable. Mais alors intervient le sens critique, pour examiner si vraiment le mot deviné convient à la phrase, et d'abord s'il « plaque » avec les jam-

¹ Voir, à cet égard, le recueil d'une richesse inépuisable, *L'Histoire et ses méthodes*, élaboré sous la direction de CHARLES SAMARAN, dans l'Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1961.

gages du texte. Cette double opération dure une fraction de seconde, mais cela suffit. Si l'incertitude se prolonge, cela veut dire que le texte résiste, que la phrase garde son secret ; du lecteur, on dit familièrement qu'il « sèche », et c'est vrai. Salutaire leçon pour notre amour-propre !

Ainsi, dès les premières opérations, dès le déchiffrement du texte, on peut saisir le jeu complexe de l'esprit humain aux prises avec le réel, tout comme dans les démarches les plus poussées de la synthèse finale. L'imagination formule une hypothèse de travail, qu'il faut ensuite vérifier. Analyse et synthèse sont bien plus impliquées que Fustel ne le disait. Apprendre à lire les vieilles écritures, c'est un apprentissage dont on ne peut se dispenser. Et quand on a appris le métier, il faut encore l'entretenir par l'exercice ; comme le pianiste, l'historien fait ses gammes. Mais il en vaut la peine. A ce compte-là, on devient exigeant pour soi-même et pour les autres. Gare aux fautes de lecture, l'œil devient impitoyable comme celui d'un vieux correcteur d'épreuves.

Méditons ici cette page sur l'édition des textes classiques, elle est d'un maître en la matière, le Père Paul Peeters, senior des Bollandistes de Bruxelles :

« Il doit être reconnu, admis, passé à l'état de chose indiscutable et indiscutée, que la correction absolue est obligatoire dans une édition, comme la discipline sur un navire... ou dans un cours, comme la propreté dans une clinique, comme la régularité dans la forme d'une procédure. De ces axiomes de la raison pratique, il résultera ici, là et partout, des règlements vexatoires, des soins méticuleux, des vétilles, des tracasseries, des chinoiseries, de surabondantes corvées d'écriture, de cérémonial et d'astiquage. Patience ! Ces minuties et ces précautions redoublées sont peut-être la seule barrière qui endigue efficacement le laisser-aller, l'incurie, l'imprudence et l'arbitraire. Elles tiennent bandé un ressort qui ne se détendrait pas impunément et qu'un simple frôlement suffit à déclencher. » ¹

* * *

Il est temps de passer à la seconde partie de cet exposé. Qu'en est-il de l'historien quand il travaille sur le passé de l'Eglise chrétienne ? ²

¹ P. PEETERS, S.J. : « Philologie et histoire » (1911), repris dans les *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, Bruxelles, 1951, t. I, p. 45 (*Subsidia hagiographica*, 27).

² Je ne connaissais pas encore, quand j'ai rédigé ces pages, le beau livre d'HENRI-IRÉNÉE MARROU : *Théologie de l'histoire*, Paris, 1968. On y trouvera l'examen de conscience en même temps que la profession de foi d'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de l'Eglise chrétienne.

Ici, deux constatations s'imposent d'emblée :

La méthode reste la même, mais l'objet semble d'abord se dérober, car il ne va pas de soi qu'il y ait une histoire de l'Eglise.

1. La méthode reste la même. Ce sont les mêmes démarches, les mêmes enquêtes minutieuses, les mêmes obstacles (insuffisance de la documentation, écrits perdus, textes mal édités) et d'autre part, la pléthore de travaux et d'articles, publiés dans toutes les langues de l'Europe. La conclusion s'impose, il n'y a pas une histoire profane et une histoire sacrée, que l'on aborderait séparément. Pas de cloison étanche entre elles, au contraire, une implication, la plus étroite qui soit, entre Eglise et Etat, Eglise et société. L'histoire économique nous rend compte de certaines structures dans les ordres monastiques, inversement, l'histoire de l'art ne peut se faire sans la connaissance des grands thèmes iconographiques de la Bible ou de la Légende dorée. Et que dire de l'histoire des idées, de la *Geistesgeschichte* ?

2. Mais que l'Eglise chrétienne ait une histoire, une durée, voilà qui est paradoxal, car cela contredit l'attente des premières communautés chrétiennes. L'âge apostolique est dominé par l'opposition des deux « éons », le temps présent, où le monde va son train, son train d'enfer, et le temps qui vient, imminent, le temps du Royaume de Dieu. C'est ce que les croyants demandent quand ils prient : « Que ton règne vienne. Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Au voyant de l'Apocalypse, qui dit : « Viens », le Seigneur répond : « Je viens bientôt », ἐν τάχει.

Le grand paradoxe de cette histoire est que l'Eglise ait duré, qu'elle ait dû s'installer dans le monde ancien, et qu'elle ait survécu à l'empire des Césars. On continuera à parler des derniers temps ; « Nous vivons dans le dernier âge du monde, *in novissimis temporibus* », diront saint Ambroise et saint Augustin. D'autres guetteront les signes des temps, et calculeront les échéances, à partir de Daniel, cette *Apocalypse* qui clôt l'Ancien Testament. A chaque époque de crise, la fièvre apocalyptique reparaitra, et peut-être est-elle nécessaire pour tirer les hommes d'un certain engourdissement et les presser d'agir. Il n'empêche que cela fait une durée de vingt siècles, et l'on peut penser que les perspectives terrifiantes de l'an 2000 paraîtront un jour aussi peu fondées que les prétendues terreurs de l'an mil.

* * *

Faut-il parler d'histoire de l'Eglise, ou bien plutôt d'histoire du christianisme, d'histoire des dogmes, ou d'histoire de la pensée chrétienne ? Le débat reste ouvert. J'ai opté d'emblée, dès le début de mon enseignement, pour le premier terme, et cela par une méfiance

instinctive des mots en « -isme », de ces substantifs abstraits qui nous masquent le réel ¹. Le terme « Histoire de l'Église » a ses lettres de noblesse, c'est Eusèbe de Césarée qui l'emploie lorsqu'il rédige, au début du IV^e siècle, son Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία sur le vieux schéma grec des « successions » ², au XVI^e siècle, les rédacteurs luthériens des *Centuries ecclésiastiques*, tout comme le cardinal Baronijs dans ses *Annales ecclesiastici*, ne font pas autre chose. Mais ils conservent en même temps cette notion de l'Église institution divine, seule dépositaire de la vérité ; c'est cette notion traditionnelle qu'il faudra faire sauter, si l'on veut intégrer la totalité des manifestations de la vie chrétienne, les mouvements para-ecclésiastiques, les hérésies, les sectes. Car tout cela, des montanistes du II^e aux anabaptistes du XVI^e siècle, et jusqu'aux pentecôtistes du XX^e, en passant par les Quakers, est partie intégrante de notre histoire. Une épithète qui en dit long, c'est celle de « martyrs du diable », appliquée par les représentants des Églises officielles aux témoins de la vérité issus de ces chapelles non conformistes ³. Saint Augustin l'emploie à l'égard des donatistes africains, Bèze et Calvin la reprennent, en usant exactement du même argument (*causa, non poena facit martyrem*), contre les anabaptistes des Pays-Bas. Cela suffit à nous faire toucher du doigt la violence des antagonismes, et l'aveuglement des théologiens devant un fait qui nous crève les yeux. Cette intégration à l'histoire de l'Église de tous ceux qui se réclament du Christ, en dehors même des Églises établies, ne peut se faire que si l'on accepte l'idée des précurseurs du XVIII^e siècle, Gottfried Arnold et Pierre Bayle ⁴, reprise par les maîtres des XIX^e et XX^e siècles, l'éclatement de la notion d'Église infaillible et du dogme vérité révélée. On peut dire aujourd'hui que, dans la pratique tout au moins, les historiens catholiques ne se distinguent plus guère, à cet égard, des historiens protestants.

Mais précisément cette intégration souligne un caractère essentiel, fondamental de notre histoire, celui de la collectivité. Dans les sectes et les chapelles hérétiques, plus encore que dans les grandes Églises,

¹ Je sais bien que χριστιανισμός apparaît déjà sous la plume d'Ignace d'Antioche, au début du II^e siècle, formé sans doute à l'analogie de Ἰουδαισμός, qu'emploie l'apôtre Paul.

² Sur les διαδοχαί, l'excellente introduction de PAUL LEJAY à l'édition d'Eusèbe, hélas ! manquée du curé GRAPIN (en tête du t. III, p. LXIII ss.), dans la belle collection des *Textes et documents* pour l'étude historique du christianisme, dont la réaction antimoderniste marqua la fin, et que les *Sources chrétiennes* ne doivent pas faire oublier.

³ J'ai esquissé l'histoire de cette épithète, dans un fascicule de la *Revue de théologie et de philosophie*, publié en 1959 pour le jubilé de l'Académie de Calvin.

⁴ Il faudrait même remonter plus haut, jusqu'à ce prodigieux SÉBASTIEN FRANCK, dont les *Paradoxa* (1535), après la *Chronique*, sont encore singulièrement explosifs aux yeux d'un lecteur du XX^e siècle.

nous avons affaire à des communautés vivantes, fondées et menées par des individualités fortes, par des prophètes et des chefs de file. Toujours et partout, le phénomène se répète : autour des solitaires de l'Égypte monastique les disciples viennent se grouper, en quête de direction spirituelle ; et plus près de nous, Vinet, le porte-parole de l'individualité, s'est fait le champion de l'Église restaurée dans sa pureté.

* * *

J'ai parlé tout à l'heure d'un choix délibéré, d'un parti pris. Cela m'amène à aborder une dernière difficulté, une des plus graves, celle des préjugés, disons mieux : des présupposés, que l'historien porte en lui, consciemment ou non.

Le mot d'ordre de la « Voraussetzungslosigkeit », si souvent prôné au siècle passé, nous apparaît aujourd'hui comme un leurre. Bayle s'en était réclamé dans son *Dictionnaire critique* :

« Tous ceux qui savent les lois de l'histoire tomberont d'accord qu'un historien, qui veut remplir fidèlement ses fonctions, doit se dépouiller de l'esprit de flatterie et de l'esprit de médisance, et se mettre le plus qu'il lui est possible dans l'état d'un stoïcien qui n'est agité d'aucune passion... »

Jusqu'ici on peut, comme il le dit, tomber d'accord, mais Bayle continue :

« Un historien en tant que tel est comme Melchisedech, sans père, sans mère, sans généalogie. Si on lui demande : D'où êtes-vous ? il faut qu'il réponde : Je ne suis ni Français, ni Allemand, ni Anglais, ni Espagnol, je suis habitant du monde. Je ne suis ni au service de l'Empereur, ni au service du roi de France, mais seulement au service de la vérité. C'est ma seule reine, je n'ai prêté qu'à elle le serment d'obéissance. »¹

Fières paroles, et que Bayle avait acquis le droit de prononcer. Mais nous, aujourd'hui, nous sommes bien forcés de reconnaître qu'il n'est pas possible de se dépouiller à ce point, de faire abstraction de ce que l'on sait et de ce que l'on est. C'est un historien allemand, Wilhelm Weber, spécialiste de l'Antiquité, qui me semble avoir dit le mot juste : « Ungebunden ist keiner, aber gerecht zu sein ist die oberste Pflicht des Historikers. » Tous nous sommes liés à une tradition confessionnelle, aussi bien qu'à un terroir ; on doit l'avouer honnêtement, mais, bien sûr, il faut se tenir en garde contre tout ce qui risque de fausser notre jugement sur les hommes et sur les idées. Ayant pris

¹ Je ne serais pas allé chercher cette déclaration de Bayle dans l'article « Usson » de son *Dictionnaire historique*, si je n'y avais été conduit par l'excellent *Choix de textes* présenté par MARCEL RAYMOND, dans la collection : *Le Cri de la France*, en 1948, p. 75.

parti, il faut se garder de l'esprit partisan. Et se réjouir de la convergence des jugements portés par des historiens venus d'horizons différents, car c'est le meilleur gage qu'on est sur la bonne voie, dans la quête jamais achevée de la vérité.

Encore faut-il s'arrêter à cet adjectif « gerecht » : être juste, qu'est-ce que cela signifie ? Et ce mot de jugement, si souvent employé en histoire, dans quel sens faut-il le prendre ?

En dépit des apparences, l'historien n'est pas un juge qui rendrait des sentences, après avoir assigné à son tribunal les noms illustres du passé, héros ou criminels. Le Père Peeters a fait voir, dans une séance de l'Académie royale de Belgique, les différences profondes qui séparent l'historien du juge, et les conséquences fâcheuses de métaphores abusives¹. L'historien, même lorsqu'il parle de rouvrir un procès, ne prononce pas une sentence, qui passerait en chose jugée. Il cherche à y voir clair, à débrouiller les faits, à dissiper les légendes, afin de formuler une appréciation valable. Et s'il lui arrive de juger, il le fait selon l'équité, et non pas en appliquant les articles d'un code.

Il juge avec sa conscience, avec sa sensibilité d'homme (qui n'est pas l'« apatheia » du stoïcien de Bayle), avec son expérience de la vie. Mais encore, quels sont ses critères ? On connaît le distique de Goethe dans le *Diwan* :

« Es ist die ganze Kirchengeschichte
Mischmasch von Irrtum und Gewalt. »

C'est plus qu'une boutade, c'est l'énoncé d'une dure vérité que je pourrais reprendre à mon compte, à condition d'interpréter l'adjectif « ganz » : d'un bout à l'autre de l'histoire de l'Eglise, nous constatons que l'erreur et la violence sont à l'œuvre, à tous les degrés de l'échelle, du haut en bas, « des pieds à la tête », disaient les prophètes hébreux². Mais ce n'est pas là toute l'histoire de l'Eglise. Car cette histoire, c'est aussi celle des martyres non violents, des pauvres et des humbles, des

¹ P. PEETERS, S. J. : « Les aphorismes du droit dans la critique historique », *Bulletin de la Classe des Lettres. Académie royale de Belgique*, t. 32, 1946, p. 81-116.

² Dans l'impitoyable enquête de M. EMILE POULAT, *Intégrisme et catholicisme intégral*, Casterman, 1969, p. 41, je trouve ce cri de douleur de Maurice Blondel, dans une lettre à l'abbé Mourret (26 avril 1921), quand il découvre les manœuvres inqualifiables de la « Sapinière » : « Le Christ vraiment sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Si c'est un soulagement pour nous d'apprendre comment et par qui la campagne antimoderniste a été trop souvent menée, quelle douleur cependant de voir par quelles méthodes et par quels gens l'autorité s'est laissé manœuvrer — et se laisse encore dominer. Je souffre vraiment de cette bassesse intellectuelle et morale de comparses, devenus quasi « officiels », et de la mentalité de chefs qui n'ont pas senti ce qu'il y avait de « primaire » et de vil dans ceux qu'ils employaient et qu'ils écoutaient. C'est un mystère pour moi que le principe et le ressort d'une telle « agence de délation » et d'un tel zèle *faux*, se crût-il *sincère* lui-même... »

saints en un mot, de ceux qui ne savent pas qu'ils sont saints, et c'est aussi celle des violents qui ont forcé la porte du Royaume pour l'ouvrir aux autres, évêques, réformateurs, prophètes, de cette grande nuée de témoins, dont un Wilfred Monod tirait la matière de son *Catéchisme*.

Et la norme à laquelle tous se réfèrent, c'est l'Évangile, l'Évangile ressaisi dans sa pureté, le message du Royaume, inséparablement lié à la personne de son messager, Jésus de Nazareth. L'histoire de l'Église n'est pas une histoire sainte, ai-je dit, et je le maintiens, mais elle n'a pas de sens en dehors de cet Évangile qui vient de plus haut que les hommes pour être inséré dans la trame des choses humaines.

Je n'oserais plus aujourd'hui conclure par la fière déclaration d'Agrippa d'Aubigné en tête de son *Histoire universelle*, sur « le vrai fruit de toute l'histoire, qui est de connaître en la folie et faiblesse des hommes le jugement et la force de Dieu » ; je me contente de dire, avec l'apôtre Paul, que « Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes » (I Cor. 1 : 27).

HENRI MEYLAN.